VERS UNE THEORIE SYNTHETIQUE DE L'EMERGENCE DU CAPITALISME ET DU DEVELOPPEMENT ECONOMIQUE DE L'EUROPE : L'APPORT DE FERNAND BRAUDEL

Nicolas SOLONAKIS
Institut Ausonius – Université Bordeaux-Montaigne
n.solonakis@gmail.com

Abstract:
This paper attempts at examining the compatibility of Fernand Braudel's theory of capitalism and European economic growth to preexisting theories (Marx, Sombart, Polanyi ,…) in order to understand the extent to which these theories might be combined for building a 'synthetic' theory of capitalism. The ultimate goal would be to develop a testable, multi-factorial theory of historical change in social and economic history, of which the confrontation of concepts and frameworks is only a prerequisite.

Keywords:
Capitalisme, Braudel, marché(s), économie.

Introduction et problématique

À l'heure où le continent européen traverse une crise multiple – crise politique de légitimité doublée d'un relatif marasme économique – la question de l'identité européenne se pose de façon plus accrue que jamais, en vertu du principe selon lequel les questionnements identitaires ressurgissent davantage à la faveur de difficultés matérielles. Ceci est d'autant plus vrai, d'ailleurs, pour les entités politiques fortement hétérogènes. Or, les discussions relatives à l'identité européenne se focalisent en général sur la dimension culturelle – mentalité, mœurs, trajectoires nationales, etc. Si cette perspective est compréhensible dans une approche de court terme, centrée sur le présent, elle ne l'est plus forcément une fois considérée dans l'histoire longue. Car la notion d'identité, ou de civilisation, ne se limite pas aux questions linguistiques, artistiques, ou métaphysiques. L'économie, ou plutôt le modèle de développement économique, est lui aussi circonstancié, et fait dès lors partie intégrante d'une civilisation. Bien que le capitalisme – dont il faudrait

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

déjà s'accorder sur une définition canonique – soit aujourd'hui le système économique dominant à travers le monde, il s'est bel et bien développé en Europe. Toutefois, la question de savoir à quand, précisément, il faut faire remonter la naissance du capitalisme, de même que celle relative au lien entre capitalisme et développement économique du continent européen, demeurent encore sujettes à controverse.

Nombreux sont les auteurs qui se sont penché sur ces questions, lesquelles ont donné lieu à une abondante littérature dans le champ de l'histoire économique. Pourtant, la question de l'émergence du capitalisme et de la dynamique économique du continent européen engendre encore souvent des querelles de clochers au sein desquelles il s'agit moins de faire avancer la compréhension du problème que de demeurer fidèle à telle ou telle école de pensée, ou à une ligne idéologique préconçue, fût-elle marxiste, libérale ou autre. Contre cette approche consistant à confronter les interprétations, l'hypothèse qui sous-tend le présent article consiste à suggérer qu'une combinaison de concepts et de lectures issues de diverses théories s'avèrera plus indiquée au regard du caractère pluridisciplinaire de la problématique en question et de son extension chronologique. Cette hypothèse présuppose naturellement un retour aux définitions, car si les théories explicatives du développement capitaliste s'avèrent souvent mutuellement exclusives, c'est en grande partie parce qu'elles ne s'accordent pas sur les termes employés – économie, capitalisme, croissance,... Mais au-delà de cette tentative d'interconnexion de concepts prétendument rivaux, il s'agira de prêter une attention toute particulière à la contribution théorique de l'œuvre de Fernand Braudel[1].

Alors qu'il est abondamment fait référence aux travaux de Fernand Braudel lorsqu'il s'agit de mettre en lumière des faits ou des dynamiques à l'œuvre, singulièrement dans l'Europe moderne – développement du commerce de longue distance, administration économique des Etats modernes, etc. – et que sa portée conceptuelle – « économie-monde », « longue durée » – a connu un retentissement majeur, la dialectique de la vision braudélienne avec d'autres grandes interprétations antérieures ou contemporaines de son œuvre, demeure en général l'objet d'une comparaison avec un seul auteur en particulier[2] ; une tentative de comparaison multilatérale restait donc à esquisser. La théorie du capitalisme de Braudel est-elle complémentaire, en tout ou en partie, avec l'œuvre de Marx ? Est-elle

[1] Cet article a pour objet d'étendre et de généraliser la tentative de formalisation de la théorie braudélienne du capitalisme telle qu'ébauchée par Immanuel Wallerstein : Wallerstein, 1991, pp. 354-351.

[2] J. Moore, 2003, p. 431-458 (Braudel *versus* Marx) ; F. Dannequin, 2006, pp. 99-112 (Braudel *versus* Schumpeter); W. Mager, 2009 [1988], URL: http://journals.openedition.org/ccrh/2983 (Braudel *versus* Sombart).

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

incompatible avec la conception de la société industrielle en tant que discontinuité fondamentale telle que postulée par Karl Polanyi, comme cela fût soutenu dans une édition francophone récente des essais de l'économiste hongrois[3] ? Ces interrogations ne procèdent pas d'un intérêt purement gratuit pour les idées économiques, ni de témoignent de vaines spéculations ; elles ouvrent la voie à la recherche d'une théorie plus complète et nuancée de l'émergence du capitalisme et de la transition des économies préindustrielles aux économies industrialisées. Au-delà de l'intérêt que pourrait revêtir pareille théorie pour l'histoire économique du continent européen à proprement parler, celle-ci pourrait fournir rien moins qu'une nouvelle clé de compréhension du développement de ce « fait social total »[4] qu'est la capitalisme et de la croissance dite « moderne », fussent-ils relatifs à l'Europe ou non. À ce stade, le lecteur pourrait légitimement se demander pourquoi cette contribution s'attache-t-elle à coupler *émergence du capitalisme* et *développement économique de l'Europe*. Le fait de considérer ces deux éléments d'un seul tenant n'a pas pour but d'assimiler toute croissance au modèle capitaliste, ni d'impliquer un inextricable lien de cause à effet entre eux ; simplement, il se trouve que la transition de l'Europe (du Nord et de l'Ouest) d'une économie agraire à faible croissance du revenu par habitant, vers une économie industrialisée connaissant des taux de croissance élevés, ne peut être adéquatement décrite par l'appellation de « Révolution industrielle », pour peu que l'on s'accorde sur le fait que, parmi les racines de cette révolution figure un processus d'accumulation, lequel s'est développé sur le temps long, selon une temporalité relativement concomitante à celle du développement du capitalisme[5].

Ainsi, après avoir succinctement exposé les grandes interprétations existantes du développement capitaliste, on se livrera à une présentation des concepts clé issus de l'œuvre de Fernand Braudel, afin d'en inférer ensuite sa définition du capitalisme, qui n'apparait qu'en filigrane dans ses écrits. Dans le même temps, on tâchera de voir si cette définition est conciliable, du moins en partie, avec certains éléments issus d'interprétations antérieures – Marx, Weber, Polanyi,…– et si elle permet ultérieurement de les fédérer autour d'un narratif commun. Précisons d'emblée que l'examen de la pertinence de ce narratif au regard des preuves matérielles dépasse de loin la portée de cette contribution, qui s'inscrit dans une perspective d'*histoire des idées* ou d'*histoire de la pensée économique*, et ne porte par conséquent aucune ambition empirique.

[3] M. Cangiani & J. Maucourant, 2008, p. 27.
[4] M. Mauss, 2007 [1925], p. 102
[5] Du moins selon l'acception braudélienne du terme, qui sera explicitée plus loin.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

1. Survol des grandes interprétations du développement capitaliste

Bien loin de constituer une synthèse en règle des grandes théories du capitalisme et de la croissance moderne – ce qui serait, quoi qu'il en soit, une entreprise illusoire –, il s'agit, dans les lignes qui suivent de regrouper les auteurs majeurs ayant abordé ce sujet au sein de quelques grandes approches partageant un dénominateur conceptuel commun, en suivant autant que faire se peut un ordre chronologique.

- Karl Marx, tout d'abord, partage avec Adam Smith une conception du capitalisme comme « stade » d'une séquence historique. Pour Marx, le capitalisme est ainsi décrit comme un « mode de production », c'est-à-dire un agencement particulier des *rapports de production* – les ressources et moyens techniques ainsi que les droits de propriété qui portent sur eux – et des *forces productives* – la classe des prolétaires, à qui incombe l'essentiel du travail. Le mode de production capitaliste se caractérise par la propriété privée – aux mains de la bourgeoisie – du capital en tant que moyen de production, et par l'extraction de la plus-value (sous forme de temps de travail supplémentaire jamais rémunéré au prolétaire), laquelle permet, après conversion monétaire de cette plus-value, l'accumulation du profit. Pour Marx, le mode de production capitaliste succède et supplante le « mode de production féodal »[6].

- À cette analyse sociale et matérielle du capitalisme, Max Weber oppose un prisme plus idéaliste – au sens de la primauté des *idées* dans le développement du capitalisme : partant du principe selon lequel il ne peut y avoir de capitalisme sans accumulation, Weber s'interroge sur les conditions de possibilité de cette accumulation, qu'il impute *in fine* à la métaphysique protestante[7]. Ce serait ainsi la substitution d'une morale de l'accumulation matérielle, perçue comme preuve de la providence divine, à l'idéal chrétien primitif du désœuvrement, qui aurait permis les comportements capitalistes, autrement réprouvés par la « matrice cognitive »[8] chrétienne. C'est pourquoi, pour Weber, la naissance du capitalisme est à situer dans l'Europe germanique, première et principale caisse de résonnance de la Réforme. C'est également, en partie, un idéalisme qui sous-tend la perspective de Werner Sombart, selon laquelle le capitalisme et sa condition primordiale d'accumulation naîtraient de

[6] K. Marx, 1953, pp. 471-514.
[7] M. Weber, 1964, pp. 43 sqq.
[8] Y. Surel, 1998, p. 2.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

l'esprit d'entreprise caractéristique de la mentalité bourgeoise[9]. Mais à la différence de Weber, Sombart situe le développement de cette mentalité dans les villes-États italiennes de la Renaissance. Néanmoins, l'analyse de Sombart n'est pas aussi idéaliste que celle de Weber, car il accorde également un rôle fondamental aux moyens techniques, et singulièrement aux nouveaux instruments de transaction émergeant au Moyen-Âge. Prenant argument de cette même observation, J. Heers ira quant à lui jusqu'à situer, dans un ouvrage récent, la « naissance du capitalisme au Moyen-Âge »[10].

- Aux lectures matérialistes et idéaliste (ou idéaliste-instrumentale) s'ajoute la conception institutionnaliste, dont Karl Polanyi est sans conteste le représentant le plus emblématique. Pour Polanyi, reprenant sur ce point une idée déjà présente chez Marcel Mauss, le capitalisme issu de la révolution industrielle traduit une rupture, une discontinuité fondamentale dans l'histoire des sociétés européennes : dans les sociétés industrielles, l'échange marchand se trouvait régulièrement encadré par des institutions[11], « encastré » (*embedded*) dans des conduites sociales, fragmenté par diverses barrières intérieures, et même parfois marginalisé dans le processus global de circulation des biens, à côté des autres formes d'intégration que furent la *réciprocité* (le don/contre don, cf. *infra*) et la *redistribution* par un pouvoir centralisateur. Mais avec l'essor du capitalisme industriel, se produisit un triple mouvement d'extension, d'unification du marché à l'échelle d'abord « stato-nationale », et d'autonomisation des cadres sociaux et institutionnels. Le marché, abstrait cette fois, devint ainsi le référentiel ultime de la norme économique. Partageant en grande partie ce prisme institutionnel, Cornélius Castoriadis le complètera en situant la spécificité du capitalisme dans le rôle central qu'occupent les « critères économiques » dans l'évaluation des divers aspects de la vie humaine, au détriment de tous les autres critères ayant prévalu jusqu'alors[12].

- Une quatrième famille d'interprétations, d'apparition plus récente, se structure autour de la mise en évidence des fondements agraires du capitalisme. Cette interprétation fournit un même mécanisme explicatif à la transition du féodalisme au capitalisme ainsi qu'à l'industrialisation de

[9] W. Sombart, 1902, pp. 378-398.
[10] J. Heers, 2012, ch. 2 & ch. 3.
[11] Pour une discussion sur la notion d'« institution » en histoire économique, voir : D. North, 1990.
[12] C. Castoriadis, 2014, pp. 631-632.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

l'Europe depuis le 18ème siècle : les mutations survenues dans la production agricole, singulièrement anglaise. Principalement portée par Robert Brenner, puis reformulée et étendue par Ellen Meiksins-Wood, la thèse de l'origine agraire du capitalisme impute à la lourdeur des dispositifs d'extraction du surplus agricole par la noblesse l'impossibilité matérielle pour les paysans de réaliser des innovations. Mais dans l'Angleterre du 16ème et 17ème siècle, l'aristocratie voit ses prérogatives en matière d'extraction et de contrôle de surplus réduites, tout en disposant toujours de propriétés considérables. Dans cette configuration, l'enrichissement du seigneur passait davantage par la capacité des fermiers à obtenir de meilleurs rendements afin de fournir des rentes plus concurrentielles[13]. Insistant sur les innovations techniques, agronomiques et gestionnaires survenues dans l'agriculture anglaise au 17ème siècle, Paul Bairoch soutiendra ensuite que la libération de main d'œuvre permise par cette « révolution agricole » fut une condition nécessaire à la « révolution industrielle »[14].

2. Concepts et terminologie: «vie matérielle», économies de marché, capitalisme

(a) La vie matérielle : l'empire du non-marchand

À tout l'édifice théorique exposé plus haut s'ajoute, naturellement, la contribution de Fernand Braudel. Dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e - XVIII^e siècle)*, Braudel en vient à ne présenter rien moins qu'une nouvelle théorie du développement de l'économie européenne et de l'avènement du capitalisme. La théorie de Braudel identifie trois « plans » économiques distincts : ce qu'il appelle la « vie matérielle », la sphère marchande, et le domaine (proto-)capitaliste. La **« vie matérielle »** désigne pour lui l'ensemble des éléments, des transactions, et des comportements situés *au-dessous* de la sphère marchande [15]; si elle recouvre prioritairement l'autoconsommation paysanne, elle englobe également l'ensemble des formes d'intégration non-marchandes chères à Mauss et Polanyi, à savoir les mécanismes de don/contre-don[16] et de réciprocité. Les techniques, les méthodes agraires, mais aussi les structures profondes qui pèsent sur l'existence quotidienne : environnement, épidémies et contexte sanitaire, et enfin les rythmes démographiques. Tout cela bien sûr s'agissant seulement

[13] R. Brenner, 1977, pp. 61-75; Meiksins-Wood, 2009, 158 sqq.
[14] P. Bairoch, 1997, 280-329.
[15] F. Braudel, 1979, t. I, p. 8
[16] M. Mauss, 2007 [1925], ch. III ; B. Malinowski, 2001 [1933], pp. 28-29, p. 45 & pp. 38-39. À propos du don/contre don symbolique plutôt que materiel, voir : P. Bourdieu, 1994, pp. 177 sqq.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

des aspects socio-économiques de la vie matérielle, qui bien entendu les déborde largement pour englober également des éléments culturels : l'habitat, le vêtement, la cuisine, à quoi l'on pourrait ajouter les structures familiales[17].

(b) Marché et marchés, économie et «économie»: Braudel face à Polanyi

La **sphère du marché** embrasse, pour Braudel, l'ensemble des échanges marchands, qu'il s'agisse de troc, de crédit, ou de transaction proprement monétaire, même au travers de monnaies « primitives ». La désignation par Braudel de la sphère marchande par le terme d' « économie de marché » est source d'une malheureuse confusion : par économie *de* marché, Braudel entend en fait l'économie *du* marché, c'est-à-dire le domaine économique qui s'effectue par l'échange marchand, à savoir un marché essentiellement *physique*, et non réduit à une conception purement abstraite du marché typique de la théorie économique néoclassique. C'est pourquoi la distinction effectuée en son temps par Karl Polanyi entre *le* marché – mécanisme abstrait d'offre-demande – et *les* marchés – physiques[18] n'est en réalité pas opposée au prisme braudélien. Par « économie de marché », Braudel n'entend en aucune façon le *système économique* au sein duquel « le » marché serait le référent dominant, la source de toute norme, et le juge en dernière instance des actions économiques[19]. L'expression est à comprendre, chez lui, en un sens beaucoup plus littéral : l'économie *de* marché, qu'il aurait pu opportunément nommer économie *du* marché ou *des* marchés, renvoie au fonctionnement de l'échange marchand (boutiques, colporteurs, foires, bourses, commerce, troc, crédit,…etc.), et qui rejoint ce que Marx rassemblait sous le terme de « sphère de la circulation »[20].

Ainsi, l'échange marchand est une réalité transhistorique, présente dès l'échange d'outils en silex contre des objets en ivoire par des groupes nomades ou semi-nomades au Paléolithique supérieur, parfois au moyen de coquillages ou de cailloux servant d'étalon, toujours plus ou moins régulé et « encastré », et toujours en partie autonome. Si la vision de Polanyi minorant l'existence de marchés semblables aux marchés modernes avant le 18ème

[17] Voir à ce sujet : E. Todd, 1990 & E. Todd, 2011.

[18] K. Polanyi, 2011 [1977], pp. 197-198

[19] Pas plus qu'il ne considère le marché comme « l'expression la plus appropriée de l'économie en général », comme le soutiennent M. Cangiani et J. Maucourant (cf. M. Cangiani & J. Maucourant, 2008, p. 27).

[20] Le parallèle avec l'expression de Marx est explicitement établi par Braudel lui-même : F. Braudel, 1979, t. II, p. 13.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

siècle, et contestants leur nature économique, se trouve décriée par Braudel[21], c'est tout simplement parce que l'un et l'autre emploient le terme « économique » dans un sens différent. Si Polanyi qualifie l'échange marchand préindustriel comme « non-économique », c'est parce qu'il insiste sur la nécessité de découpler l'usage du mot formel du mot 'économique' – c'est-à-dire comme renvoyant à des choix dictés par des objectifs de profit ou des contraintes de rareté – de l'usage 'substantiel' – à savoir le rapport inévitable de l'Homme et des sociétés humaines à leur environnement et à leurs ressources pour assurer leur subsistance[22]. Braudel, il est vrai, ne s'embarrasse pas de cette distinction, d'où la confusion.

En dépit d'une divergence apparente, il y a donc tout lieu de penser que Braudel et Polanyi ne s'excluent nullement, mais se complètent : l'existence de trois « formes d'intégration » de la société identifiées par Polanyi – réciprocité, échange marchand, redistribution[23] – est reconnue par Braudel lui-même tout au long de *Civilisation matérielle*, avec un autre langage. La conciliation est aisée : Braudel voit juste sur la profonde parenté entre les mécanismes marchands *physiques* et *techniques* observables depuis l'Antiquité, et jusqu'après la Révolution industrielle, de même que sur la nature à la fois sociale, économique et culturelle de la plupart des institutions impliquées dans ce processus; Polanyi a quant à lui adéquatement mis le doigt sur la mutation des économies (occidentales) vers un ordre nouveau après le 18ème siècle, mais la nouveauté de la transition industrielle – comme de toute transformation passée de l'économie – ne réside pas tant dans l'existence ou la nature de l'échange marchand en lui-même que dans la façon dont il est encadré (ou non) par les institutions sociales et politiques, et dans la position, marginale ou dominante, qu'il occupe dans la société. Différence de degré donc, plus que de nature.

(c) Le « capitalisme » : idée ou action ?

La **sphère capitaliste** occupe le sommet de cette tripartition de la vie économique. La conception braudélienne du capitalisme est la clé de voûte de cet édifice intellectuel, et la condition de sa compréhension. Braudel s'accorde avec Sombart pour adopter du capitalisme l'idée qu'il serait « l'étage supérieur » de l'économie, et identifie avec lui trois formes de

[21] F. Braudel, 1979, t. II, p. 261 : *'Il est trop facile de baptiser économique telle forme d'échange et sociale telle autre forme. En fait, toutes les formes sont économiques, et toutes sont sociales. (…)* Réciprocité, redistribution, *sont aussi des formes économiques, et le marché à titre onéreux, très tôt en place, est lui aussi à la fois une réalité sociale et une réalité économique.*

[22] K. Polanyi, 2011 [1977], pp. 55-76 ; M. Cangiani & J. Maucourant, 2008, pp. 54-59.

[23] K. Polanyi, 2011 [1977], pp. 77-88 ; M. Cangiani & J. Maucourant, 2008, pp. 59-65.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

capitalisme : marchand, industriel et financier. En revanche, si Braudel ne nie pas le rôle d'une certaine mentalité dans la classe qui forme le contingent des capitalistes, il refuse de lui attribuer un rôle prépondérant, comme le font Weber et Sombart, et qui en ferait l'émanation d'une « rationalité » nouvelle:

> '*Faut-il pour autant attribuer à nos acteurs un « esprit » qui serait la source de leur supériorité et les caractériserait une fois pour toutes, qui serait calcul, raison, logique, détachement des sentiments ordinaires, le tout au service d'un appât effréné du gain ? (…) L'explication idéaliste, univoque, qui fait du capitalisme l'incarnation d'une certaine mentalité, n'est que la porte de sortie qu'empruntèrent Werner Sombart et Max Weber pour échapper à la pensée de Marx. Nous ne sommes pas obligés, en toute équité, de les suivre. Je ne crois pas pour autant que tout soit matériel, ou social, ou rapport social, dans le capitalisme. Un point reste à mes yeux hors de doute : il ne peut être d'une seule et étroite origine.*
> *[…]*
> *Autre explication plus générale, ce sont les progrès de l'esprit scientifique et de la rationalité, au cœur de l'Occident, qui auraient assuré l'essor économique général de l'Europe, portant en avant sur leur propre mouvement le capitalisme, ou mieux l'intelligence capitaliste et sa percée constructive. C'est là encore faire la part du lion à l'« esprit », aux innovations des entrepreneurs, à la justification du capitalisme comme fer de lance de l'économie. (…)*' [24]

Si Braudel rejette la primauté de l'explication idéaliste, c'est essentiellement parce qu'elle embrasse d'un seul tenant le *capitalisme* et le *marché*, qui sont pour lui à la fois interdépendants et contradictoires : interdépendants car le marché donne l'oxygène nécessaire au développement du capitalisme, et constitue l'une de ses conditions de possibilité; contradictoires car l'échange marchand repose sur une forme de transparence : transparence du prix, de la marchandise elle-même, concurrence des acteurs économiques entre eux – réelle ou postulée –, là où l'action capitaliste est pour Braudel principalement d'essence monopolistique ou oligopolistique, empire de spéculation, de triche, de prédation, en un mot, règne de l'opacité[25].

> *Mais de toute façon, la facilité avec laquelle on admet l'égalité capitalisme-rationalité naît-elle vraiment d'une admiration pour les techniques modernes de l'échange ? Ne vient-elle pas plutôt du sentiment général (…) qui confond capitalisme et croissance, qui fait du capitalisme*

[24] F. Braudel, 1979, t. II, p. 472 & p. 690.
[25] *Ibidem*, pp. 542 sqq.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

> *non pas* un *stimulant mais* le *stimulant, le moteur, l'accélérateur, le responsable du progrès ? Une fois de plus, c'est confondre économie de marché et capitalisme, affirmation arbitraire à mes yeux, je m'en suis expliqué, mais concevable puisque l'un et l'autre coexistent et se sont développés en même temps et dans un même mouvement, l'un à cause de l'autre et réciproquement. De là à mettre à l'actif du capitalisme la « rationalité » reconnue à l'équilibre du marché, au système en soi, le pas a été franchi allègrement. N'y a-t-il pas là quelque chose de contradictoire ? Car la rationalité du marché, on nous en a rebattu les oreilles, c'est celle de l'échange* spontané, *non dirigé surtout, libre, concurrentiel, (...). À priori, il ne s'agit pas là de la rationalité de l'entrepreneur lui-même, qui individuellement, cherche au gré de la circonstance le meilleur chemin de son action*. (…) *Qu'il n'y ait pas de capitalisme sans rationalité, c'est-à-dire sans adaptation continuelle des moyens aux fins, sans calcul intelligent des probabilités, soit. Mais nous voilà revenus à des définitions relatives du rationnel, qui varie non seulement de culture à culture, mais de conjoncture en conjoncture et de groupe social à groupe social, et selon leurs fins et moyens.*[26]

Ainsi, pour Braudel, le fait que le capitalisme témoigne bien d'une conduite rationnelle – au sens de la rationalité instrumentale de Weber (*Zweckrationalität*) –, ne permet aucunement d'arguer que ce soit la rationalité qui définisse en priorité le capitalisme. Braudel adopte, en ce sens, une définition relative de la rationalité, à laquelle se superpose la distinction mise en exergue par Maurice Godelier entre rationalité des agents et rationalité du système lui-même[27].

3. Une théorie germinative du capitalisme

Ce que Braudel, à la suite de Sombart, récuse catégoriquement, c'est l'idée du capitalisme comme « stade » économique dans une progression séquentielle[28]. Cette idée, qui imprègne la pensée marxiste, semble au premier abord condamner tout rapprochement avec la vision braudélienne. Néanmoins, il importe de noter que, si Marx situe le développement du premier capitalisme au sein de la petite manufacture préindustrielle, il n'en vient pas à effectuer de réelle distinction entre capitalisme marchand et capitalisme industriel. En réalité, lorsque Marx parle du capitalisme, c'est presque exclusivement du capitalisme industriel qu'il s'agit. De ce point de vue, l'analyse marxiste n'est pas en théorie incompatible avec la conception de Braudel, pourvu que l'on considère que le capitalisme chez Marx n'est

[26] F. Braudel, 1979, t. II, pp. 694-695.
[27] M. Godelier, 2012, pp. 10 sqq.
[28] Mager, 1988, p. 5.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

qu'une forme particulière d'un fait social plus général dont l'origine est à rechercher plus en amont. Par ailleurs, la propriété privée des appareils de production chez Marx oblige à se demander ce qui, précisément, a permis aux capitalistes l'appropriation de ces appareils. Car il a bien fallu qu'une accumulation antérieure rende cette dernière possible. Cette accumulation antérieure pourrait bien provenir de ce « capitalisme agraire » cher à Brenner, ou des profits des développements commerciaux ou des prêts à usure du Moyen-Âge. Braudel d'ailleurs, contrairement à l'idée selon laquelle son œuvre taille la part du lion au commerce, admet pleinement le rôle majeur des transformations agraires comme préalable à l'industrialisation[29]. Toujours est-il que commerce au loin, profits usuriers et accumulation de ressources foncières sont trois avatars du capitalisme préindustriel, mais aucun d'entre eux ne peut résumer ce dernier entièrement.

C'est pourquoi, chez Braudel, le capitalisme n'est pas défini *en priorité* comme un agencement institutionnel particulier ; il est avant tout une *pratique*, une *action* essentiellement acquisitive, prédatrice, une stratégie d'accumulation, une captation de ressources par des moyens qui débordent de loin la seule « loi » du marché, et qui comprend, sans s'y réduire, l'exploitation du travail. Une sphère, donc, qui ne résulte pas d'une génération spontanée, et dont la « comptabilité en partie double » (ou autre innovation instrumentale) n'est pas, contrairement à l'affirmation de Sombart sur ce point, l'acte de naissance. Car dans le registre des moyens, bien d'autres furent ainsi mis au service de l'accumulation capitaliste : lettre de change, banques, Bourse, spéculation, endossement, escompte,…etc., autant de pratiques que l'on retrouve bien avant le 15ème siècle où la *doxa* situe d'ordinaire l'émergence du capitalisme : les « argentiers » (*argentarii*) de l'antiquité romaine[30], la spéculation alimentaire des propriétaires fonciers grecs et romains, prêteurs de l'antique Babylone, etc.

Sur base de ces éléments, Braudel reprend ainsi un élément fondamental mis en lumière par Joseph Schumpeter, à savoir que la majorité des instruments qui ont rendu possible le capitalisme préindustriel se trouvaient déjà en place dans le monde antique. Ainsi, comme le résume opportunément Fabrice Dannequin, *'le capitalisme démarre dans des îlots, des poches, et non dans l'ensemble de la société'*[31]. C'est précisément cette émergence dans des poches séparées qui explique à la fois la coexistence pluriséculaire du capitalisme, de l'économie de marché et de la vie matérielle, ainsi que la marginalisation du capitalisme jusqu'à son essor médiéval, qui

[29] F. Braudel, 1979, t. III, pp.481 sqq.
[30] J. Andreau, 1987, pp. 61 sqq.
[31] F. Dannequin, 2006, pp. 99-100

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

empêche de caractériser toute société d'avant le 16ème / 17ème siècle comme « capitaliste ». En ce sens, la conception du capitalisme chez Braudel est comparable à la germination d'une plante : son développement primordial s'est effectué lentement et 'en sous-sol'. Ce n'est qu'une fois ces germes épars disposant du terreau suffisant, sous-forme de 'l'économie de marché', d'une 'vie matérielle' foisonnante, mais aussi de la conjoncture et de toutes les institutions jouant le rôle de catalyseurs, que put se produire l'éclosion capitaliste du bas Moyen-Age et des Temps modernes, sous ses diverses formes.

Ainsi, Braudel écrira :'*Le capitalisme, un certain capitalisme, existe depuis toujours (…) ; en ce sens, l'histoire du capitalisme va d'Hammourabi à Rockefeller'* [32]. D'un point de vue évolutif donc, c'est l'espace occupé et phagocyté par l'activité capitaliste qui a fait d'une société, l'Europe industrielle, une « société capitaliste », non le simple inventaire des actions capitalistes elles-mêmes ou des traces de l'idéologie que professent ceux qui les pratiquent.

Résumons : le capitalisme est donc, pour Braudel : (1) Une ***attitude acquisitive***, une ***pratique*** d'appropriation, d'***accumulation*** de richesses, (2) par les ***moyens*** disponibles, lesquels recouvrent la prédation, l'exploitation du travail et des ressources, l'investissement, la spéculation, etc., (3) et dont le développement est favorisé par une série de ***conditions***, la première étant l'ampleur de la sphère marchande. Sur base de cette structure tripartite – vie matérielle, économie du marché, capitalisme –, il propose donc une typologie des économies existantes ou ayant existé, se différenciant par les proportions des différents « étages économiques » en leur sein, et non par l'un ou l'autre trait qualitativement distinctif (cf. figure 1).

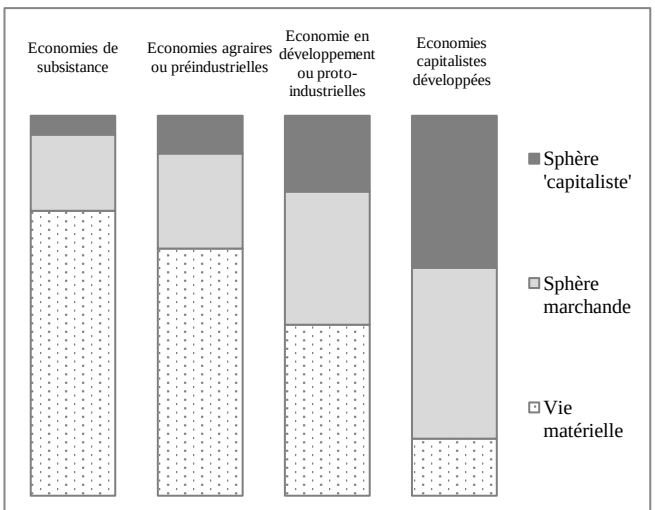


Fig. 1. Proportion des différentes sphères économiques braudéliennes dans une même quantité de valeur en fonction du type d'économie considéré [Source : réalisation de l'auteur]

De cette typologie, Braudel en vient donc à présenter l'histoire de l'économie européenne sur les cinq derniers siècles comme la conquête

[32] F. Braudel, 1993, pp. 512-513.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

progressive de la vie matérielle par les échanges marchands *et* l'expansion du capitalisme[33]. Expansion, conquête, et au final, position écrasante, au détriment de la « vie matérielle » et du secteur non-marchand, mais non pas phénomène inédit : le capitalisme industriel étant caractérisé par une nouvelle *configuration* d'éléments, plus que par des éléments nouveaux[34]. Dans le même temps, l'interprétation braudélienne permet également de rajouter un degré de complexité et de finesse dans une certaine histoire économique globale qui a coutume de faire de la « révolution industrielle » la matrice du monde contemporain, et d'oblitérer complètement les fluctuations et transformations profondes des sociétés préindustrielles, comme l'illustre la récente 'brève histoire économique du monde' de Gregory Clark (figure 2)[35].

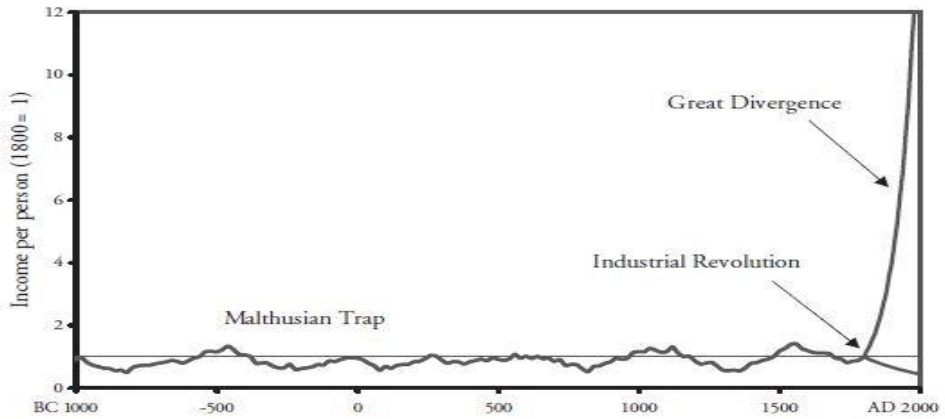


Fig. 2. Résumé de l'histoire économique du monde à partir de l'évolution reconstituée du revenu par habitant sur les trois derniers millénaires [Source : G. Clark, 2007, p. 2]

[33] F. Braudel, *Civilisation matérielle…t. II – Les jeux de l'échange*, Paris, Armand Colin, pp. 696-697.

[34] La réalité est naturellement bien plus complexe que ce schéma, pourtant parlant. Pas de séparation hermétique en effet, pas plus entre vie matérielle et sphère marchande qu'entre sphère marchande et sphère capitaliste. Pas de linéarité non plus de l'expansion des marchés au cours de la longue histoire humaine : le développement de l'économie de marché était assurément plus abouti dans la Méditerranée gréco-romaine, qui brassait des masses monétaires considérables, que dans le relatif repli économique de l'Europe Mérovingienne. La progression, presque sans discontinuité, de la sphère marchande et du capitalisme entre le 15ème et le 20ème siècle, ne doit pas faire oublier qu'il n'en fut pas forcément de même du 5ème au 15ème siècle, ou du 10ème au 15ème…

[35] G. Clark, 2007, p. 2 sqq.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

4. La *longue durée* : vers un structuralisme institutionnel

Parmi les concepts à l'aune desquels Braudel s'attache à décrire les dynamiques économiques, celui de « longue durée » s'avère parfois difficile à saisir, au point qu'il en vient, au mieux, à être assimilé à la prise en compte du « long terme », au pire, à être détaché de toute matérialité. Si la longue durée est bel et bien un concept transversal de l'œuvre de Braudel[36], comment précisément peut-elle être opérationnalisée du point de vue de l'histoire économique ? Et quelles relations entretien ce concept avec d'autres théories issues des sciences sociales ? Pour illustrer cette question, considérons pour l'heure deux éléments précis de la structure économique actuelle de l'Europe : la répartition spatiale de sa valeur ajoutée (figure 3.1) et de sa population (figure 3.2).



[Source : Ch. Vandermotten *et al.*, *La production des espaces économiques*, vol. II, Bruxelles, éditions de l'ULB, 2014, p. 136]

Fig. 3.1. Valeur ajoutée par habitant en Europe, par unité territoriale (régions NUTS) (en €, ppa 2007)

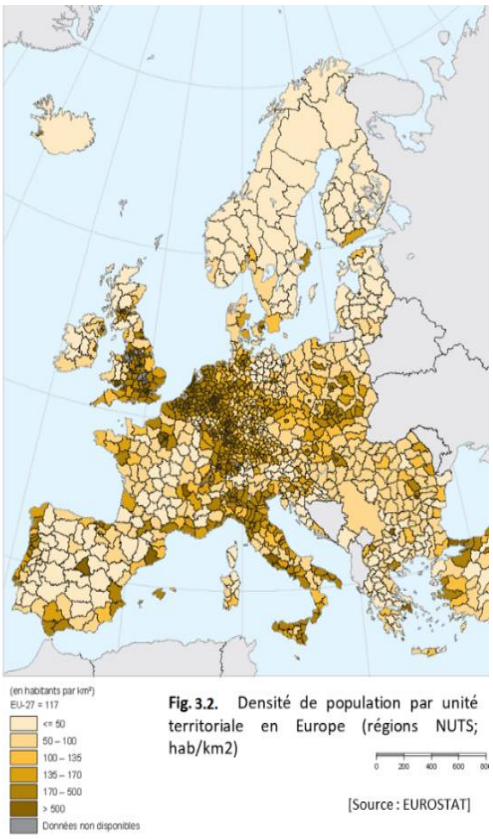


Fig. 3.2. Densité de population par unité territoriale en Europe (régions NUTS; hab/km2)

[Source : EUROSTAT]

[36] Pour le texte de référence sur cette question, voir : F. Braudel, 1958, pp. 725-753.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

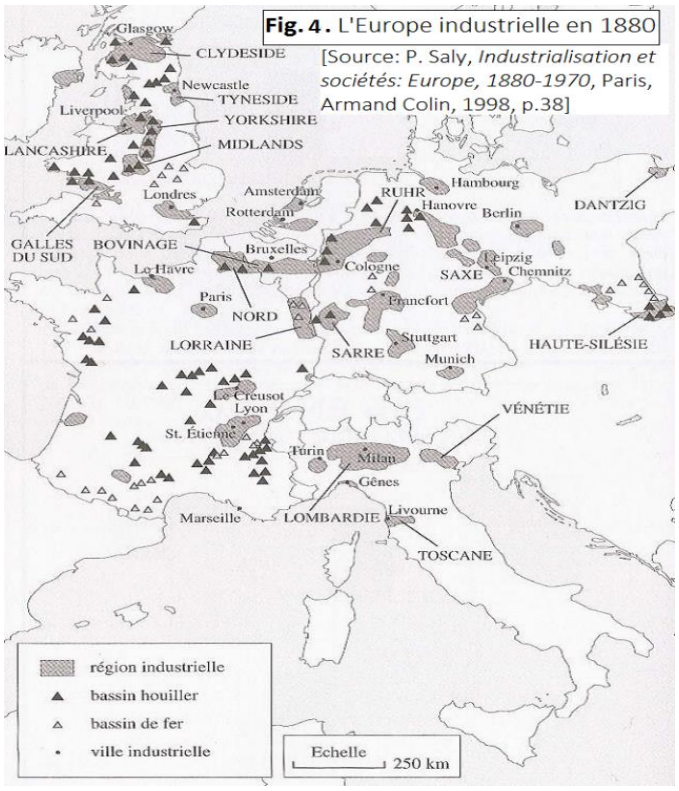


Fig. 4. L'Europe industrielle en 1880
[Source: P. Saly, *Industrialisation et sociétés: Europe, 1880-1970*, Paris, Armand Colin, 1998, p.38]

Les deux cartes ci-dessus révèlent en fait la même structure, à savoir la prédominance d'une zone où se concentre l'essentiel de la richesse produite et où se rencontrent les plus hautes densités de population, s'étirant du sud de l'Angleterre au nord de l'Italie, en passant par le Benelux et la Suisse, et que Roger Brunet a désigné par le terme de « banane bleue »[37]. Comment cette structure s'explique-t-elle ? Bien loin de constituer un phénomène purement issu des dynamiques économiques du 20ème siècle, cette structure spatiale semble au contraire héritée d'un long passé. En reculant à peine d'un siècle, on distingue une structure pratiquement semblable pour l'Europe du 19ème siècle lors de la seconde révolution industrielle (figure 4).

On voit ainsi que la zone où se concentre la structure productive européenne actuelle constituait déjà *grosso modo*, à quelques différences près, les principaux foyers d'industrialisation à la fin du 19ème siècle. Toutefois, cette continuité observée dans la structure spatio-économique de l'Europe depuis son industrialisation ne résout pas le problème des causes profondes de la formation et de l'extension de ce centre économique. Et surtout, elle ne fait que repousser la question : pourquoi donc est-ce cette zone qui vit éclore la « révolution industrielle » ? La présence des bassins houillers constitue certes un élément de

[37] R. Brunet, 1973, pp. 249-254 ; cf aussi : R. Brunet, 1989.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

déterminisme environnemental, déjà relevé par Kenneth Pomeranz[38], mais qui ne saurait résumer la question.

En appliquant la logique braudélienne de la longue durée, la mobilisation d'une certaine dépendance historique (*path dependency*)[39] semble une explication prometteuse. En effet, en repoussant encore plus loin l'analyse du tissu économique européen, on se rend compte de la permanence de la concentration des activités productives au sein d'une zone similaire : de fait, comme on le voit au regard de la carte ci-dessous (figure 5), les régions ayant vu s'épanouir le développement de la révolution industrielle – et de la forme particulière du capitalisme qui lui est associé – ne sont autres que celles qui, du 12ème au 15ème siècle, ont vu fleurir les premières universités, les imprimeries, les monastères (l'ensemble des « institutions créatrices de savoir »), ainsi que les proto-industries textiles et les premiers centres bancaires[40].

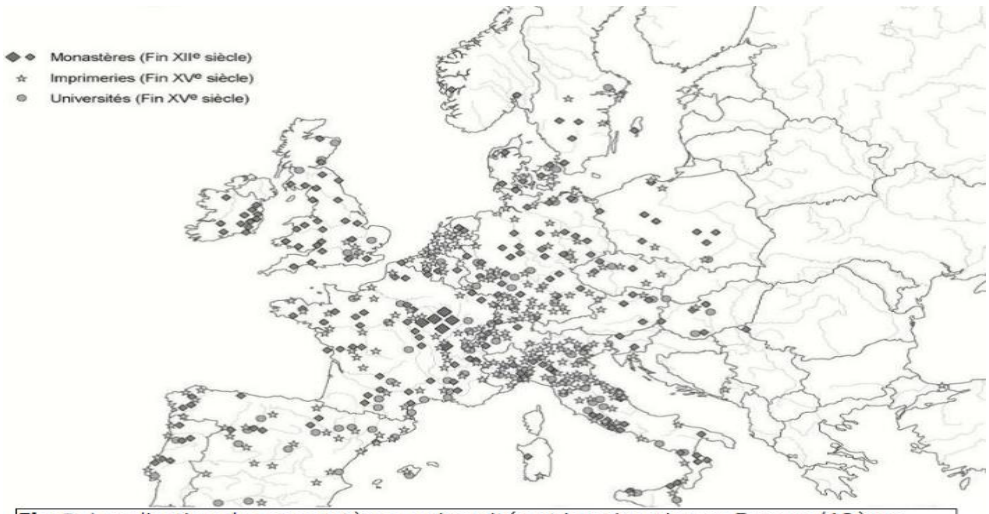


Fig. 5. Localisation des monastères, universités et imprimeries en Europe (12ème-15ème siècles) [Source : Ch. Vandermotten et B. Dezert, L'identité de l'Europe, Paris, Armand Colin, 2008, p. 81]

On pourrait ici aussi disserter à l'envi sur les causes de cette distribution spatiale. On y aboutirait à la sortie de l'Europe de sa dépression des 9ème et 10ème siècles[41] : adoucissement climatique[42], révolution agricole

[38] K. Pommeranz, 2000, p. 65.
[39] Sur la notion de « dépendance du sentier », singulièrement en économie, voir l'ouvrage de référence : R. Nelson & S. Winter, 1982.
[40] Ch. Vandermotten & B. Dezert, 2008, p. 83.
[41] F. Braudel, 1990, pp. 118-125
[42] Le Roy Ladurie, 2004, pp. 8-9.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

essentiellement dans les campagnes hollandaises, anglaises et françaises du Nord et de l'Est ; développement des foires et marchés qui, géographie oblige, forcent le passage de tous à travers ce « carrefour » qui lie l'Angleterre à l'Italie et les principautés allemandes au royaume de France ; reprise démographique également et, en point de mire un essor inédit des villes ; enfin, redécouverte de nombreux manuscrits antiques conservés et traduits par les Arabes, et diffusion de ces documents dans les monastères... C'est donc un essor à la fois intellectuel, climatique, et économique que celui qui soulève l'Europe en ces 11ème – 12ème siècles, et qui résonne encore aujourd'hui à travers la banane bleue.

Conclusions et perspectives

On a vu dans la première partie de l'exposé que la théorie du capitalisme de Fernand Braudel, empruntant à Sombart l'idée de tripartition de l'économie et celle des diverses formes de capitalisme, se révèle plus englobante que les interprétations qui l'ont précédée, en ce que Braudel envisage le capitalisme comme une praxis plutôt que comme un ensemble d'institutions ou de rapports de classe. Néanmoins, à condition de reformuler la vision marxiste comme une théorie du fonctionnement du capitalisme industriel, qui serait partie intégrante d'une plus large théorie de la 'germination' du capitalisme comme sphère d'activité surplombant l'économie de marché, il n'y a pas d'incompatibilité substantielle entre les deux visions. De même, Braudel ne rejette pas en bloc le rôle de l'idéologie, mais il refuse d'en faire le *deus ex machina* du capitalisme, à la façon de Weber. Enfin, et de façon plus saillante encore, l'apparente incompatibilité entre Polanyi et Braudel apparaît largement comme la résultante d'une insuffisante uniformisation terminologique, singulièrement à propos du concept de marché et de l'acception du terme 'économie'.

De surcroît, l'analyse de longue durée (structuralisme historico-géographique) préconisée par Braudel aide à rendre compte de réalités territoriales qui s'avèrent difficilement intelligibles à première vue, et qui sembleraient difficilement décrites par les autres grandes lectures du capitalisme. Néanmoins, reste à se demander ce qui, précisément, explique la pérennité de ces structures spatiales, de ces institutions, de ces conduites, qui concourent au capitalisme moderne et à l'expansion économique de l'Europe. Si la théorie braudélienne, assortie des éléments compatibles puisés chez Polanyi, Sombart, Marx ou Schumpeter, semble pouvoir expliquer ces *hystérèses*, elle n'en fournit pas pour autant le mécanisme concret. Certes, dans le cadre de cet exposé, c'est essentiellement la possibilité de combiner ces théories qui nous intéressait, et non l'opérationnalisation réelle de cette approche synthétique. Risquons-nous malgré tout à une conjecture : dès lors que ces conduites, ces pratiques, ces institutions, ces relations entre groupes

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

sociaux, sont en dernière instance établies et perpétuées par des Hommes, c'est dans le comportement humain collectif qu'il faudrait chercher la raison de ces continuités inconscientes. Cette question rejoint celle du 'mode de génération des pratiques', qui occupa un temps les travaux de Pierre Bourdieu. Ne faudrait-il pas chercher le mécanisme profond, ultime, de la reproduction de ces structures spatiales et économiques, qui cristallisent les interactions d'une structure sociale et institutionnelle avec l'environnement, dans l*'habitus*, défini par Bourdieu comme 'système de dispositions durables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes'[43] ? L*'habitus* théorisé par Bourdieu à l'échelle de la classe sociale ne pourrait-il pas se concevoir à l'échelle d'une société toute entière ? Ne serait-il pas, en définitive, le mécanisme humain ultime responsable des dynamiques sociales et économiques de *longue durée* qui manifestent l'interaction constante entre les groupes sociaux, leurs institutions, et leur environnement ? Braudel ne semble pas y voir d'objection lorsqu'il écrit :

> '*C'est un fait que chaque univers de peuplement dense a élaboré un groupe de réponses élémentaires et a une tendance fâcheuse a s'y tenir, en raison d'une force d'inertie qui est l'une des grandes ouvrières de l'Histoire*.'[44]

Bibliographie

ANDREAU, J., 1987, *La vie financière dans le monde romain. Les métiers de manieurs d'argent (IVe siècle av. J.-C. - IIIe siècle ap. J.-C.)*. Rome : Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

BAIROCH, P., 1994, *Victoires et déboires. Histoire économique et sociale du monde du XVI^{ème} siècle à nos jours*. Paris : Gallimard.

BOURDIEU, P., 2000, *Esquisse d'une théorie de la pratique*. Paris : Le Seuil.

BOURDIEU, P., 1994, *Raisons pratiques*. Paris : Le Seuil

BRAUDEL, F., 1958, „Histoire et Sciences sociales: La longue durée", in : *Annales. Histoire, Sciences Sociales,* 13 (4), pp. 725-753.

BRAUDEL, F., 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^{è} – XVIII^{è} siècle), Tome I : Les structures du quotidien*. Paris : Armand Colin.

BRAUDEL, F., 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^{è} – XVIII^{è} siècle), Tome II : Les jeux de l'échange*. Paris : Armand Colin.

BRAUDEL, F., 1979, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^{è} – XVIII^{è} siècle), Tome III : Le temps du monde*. Paris : Armand Colin.

BRAUDEL, F., 1990, *L'identité de la France – Les Hommes et les choses I*. Paris : Flammarion.

BRAUDEL, F., 1993, *Grammaire des civilisations*, Paris : Flammarion.

[43] P. Bourdieu, 2000, pp. 256 sqq.

[44] F. Braudel, 1979, t. II., p. 642.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

BRENNER, R., 1976, Agrarian Class Structure and Economic Development in Pre-Industrial Europe. *Past & Present*, 70, pp.30-75.
BRUNET, R., 1973, Structure et dynamisme du territoire Français : schéma d'un système. *Espace Géographique*, 2 (4), 249-254.
BRUNET, R., 1989, *Les villes «européennes»*, Rapport pour la DATAR.
CANGIANI, M. et Maucourant, J, eds., 2002, *Essais de Karl Polanyi*. Paris : Le Seuil.
Clark, G., 2007, *A farewell to alms: a brief economic history of the world*. Princeton : Princeton University Press.
CASTORIADIS, C., 2014, *Écrits politiques, 1945-1997, tome I*. Paris : Éditions du Sandre.
DANNEQUIN, F,, 2006, Braudel, Schumpeter et l'histoire du capitalisme. *Altern. Économiques* 2006/1 (29), pp. 99-112.
GODELIER, M., 2012, *Rationality and Irrationality in Economics*, London – New-York : Verso.
HEERS, J., 2012, *La naissance du capitalism au Moyen-Age : changeurs, usuriers, grands financiers*. Paris : Perrin.
LE ROY LADURIE, E., 2004), *Histoire humaine et comparée du climat, Canicules et glaciers, XIIIe - XVIIIe siècles*. Paris : Fayard.
MAGER, W., 1988, La conception du capitalisme chez Braudel et Sombart. Convergences et divergences. *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 00 | 1988, mis en ligne le 13 avril 2009, consulté le 24 octobre 2019. URL http://journals.openedition.org/ccrh/2983 ; DOI : 10.4000/ccrh.2983
MALINOWSKI, B., (2001 [1933], *Trois essais sur la vie sociale des primitifs*, Paris : Petite Bibliothèque Payot.
MARX, K, 1953, *Grundrisse der Kritik der Politischen Okonomie. Berlin : Dietz.*
MAUSS, M., 2007 [1925], *Essai sur le don : formes et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques*. Paris : Quadrige – Presses Universitaires de France.
MEIKSINS WOOD, E., 2009, *L'origine du capitalisme :une étude approfondie*. Montréal : Lux.
MOORE, J., 2003, Capitalism as world ecology : Braudel and Marx on Environmental History. *Organization & Environment*, 16 (4), pp. 431-458.
NELSON, R. et Winter S., 1982, *An evolutionary theory of economic change*. Harvard : Harvard University Press.
NORTH, D., 1990, *Institutions, Institutional Change and Economic Performance*. Cambridge : Cambridge University Press.
POLANYI, K., 2011, *La subsistance de l'Homme. La place de l'économie dans l'Histoire et la société*. Paris : Flammarion.
POMMERANZ, K., 2000, *The Great Divergence*. Princeton : Princeton University Press.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)

SOMBART, W., 1902, *Der Moderne Kapitalismus*. Leipzig : Verlag Von Duncker & Humblot.
SUREL, Y., 1998, Idées, intérêts, institutions dans l'analyse des politique publiques. In : *Pouvoirs*, 87, pp. 2 sqq.
TODD, E., 1990, *L'invention de l'Europe*. Paris : Le Seuil.
TODD, E., 2011, *L'origine des systèmes familiaux*. Paris : Gallimard.
VANDERMOTTEN, Ch.; Dezert, B., 2008, *L'identité de l'Europe : histoire et géographie d'une quête d'unité*, Paris : Armand Colin.
WALLERSTEIN, I., 1991, Braudel on capitalism, or everything upside down. *The Journal of Modern history*, 63 (2), pp. 354-361.
WEBER, M., 1964, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris: Plon.

BDD-A30384 © 2019 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-15 02:40:52 UTC)